

**Dans cette lettre n°4 d'Intermédiations**, nous avons choisi de vous faire partager des situations de violence rencontrées dans des contrées, pas si lointaines, où nous vivons tous les jours : les institutions sociales.

Voici donc :

- Une histoire relatée par deux travailleurs sociaux et intitulée :  
*"A la recherche du tombeau de Toutenquestion"*,
- Le témoignage d'une secrétaire médico-sociale intitulé :  
*" La violence d'un silence"*.

## ***A LA RECHERCHE DU TOMBEAU DE TOUTENQUESTION***

### **POSTURE - DILEMME - SOLITUDE**

*Cette histoire est pure fiction puisque basée sur la réalité de ses deux auteurs Travailleurs Sociaux : la Parole et le Scribe.*

o

o o

Il était une fois dans un peuple bien ordinaire en apparence une histoire tellement banale qu'elle en est extraordinaire. Elle se passe dans une contrée ordinaire à pleurer, peuplée de drôles de Nindiens ; des Nindiens comme un Nindien que tout un chacun peut rencontrer pour peu qu'il y prête oreille.

Dans ce peuple il y a une organisation sociale incroyable tellement elle est courante. Il y a les grands Yaka ; ceux qui décident pour tous les Nindiens de ce qu'il faut faire. Ils habitent tout en haut et prennent l'ascenseur public pour y monter. Ils sont responsables de tout et de tous, sur un nuage, et n'en redescendent jamais. Ils ont les clés du coffre ; ils sont forts mais s'ils faillissent, ils tombent pour toujours dans un abîme vertigineux.

Les grands Yaka utilisent des grands Manitou pour faire appliquer leurs projets. Ils les choisissent pour leur capacité à se tenir à distance. Les grands Manitou utilisent un ascenseur privé pour se rendre dans leurs appartements personnels. Eux non plus ne redescendent jamais. Quand on n'a plus besoin d'eux on les range.

Les grands Manitou s'entourent des Coursiers de la tribu des Fairfaire, réputée pour être infatigable et aimable. Ils transmettent les courses des grands Manitou aux membres de la caste des Faitou. Les Faitou, ce sont ceux qui habitent tout en bas, au milieu des autres peuples et doivent s'occuper à faire ce qu'il faut, quand il faut, et comme il faut que ce soit fait.

Les Coursiers zélés eux n'habitent nulle part. Ils naviguent sans cesse, par vents, contre vents et marées, pour accomplir leur mission de coursier zélé.

o

o

o

***Le Scribe :** J'ai rencontré un de ces Fairfaire qui avait très envie de parler de sa tribu aux autres tribus. Il voulait raconter comment, à force de chercher sa boussole pour naviguer, il subit et agit des courants d'air violents. Il a fait la Parole de l'Histoire qui va suivre, j'ai fait le Scribe.*

Le Fairfaire, dit-il, sert de vecteur de communication des propos des Manitou vers les Faitou. J'ai servi dernièrement dans un exercice sur une réorganisation de ma société. J'ai servi surtout à rendre visible la stratégie de communication de mon grand Manitou : "la consultation des Faitou". Cet exercice a été très périlleux parce que le grand Manitou savait déjà ce qu'il voulait : "pas de vague" et les Faitou savaient eux aussi ce qu'ils voulaient dans la réorganisation : "souffler sur la vague pour créer du mouvement".

C'était difficile de transmettre les questions et les réponses des deux côtés, chacun sachant à l'avance comment la consultation commune devait finir. J'ai cru devenir fou.

Les Faitou m'ont tenu pour responsable du couvercle que le grand Manitou voulait mettre sur la vague. Ils m'ont accusé de manquement au zèle et à l'amabilité qui, pensent-ils, leur sont dus en toute circonstance.

Le grand Manitou m'a tenu pour responsable de la vague et m'a accusé du manquement au zèle et à l'amabilité qui, pense-t-il, lui sont dus en toute circonstance.

Les Faitou attendaient de moi, leur Fairfaire, une alliance protectrice vis-à-vis du grand Manitou. Le grand Manitou attend de moi, son Fairfaire, une alliance protectrice vis-à-vis des Faitou. J'étais condamné à être paralysé au milieu et très **seul**.

***Le Scribe** : J'ai demandé au Fairfaire comment il pouvait vivre paralysé pour quelqu'un qui doit faire un travail de coursier. Il m'a répondu être allé vers ses collègues coursiers et m'a dit :*

Certains de mes collègues Fairfaire à force de vouloir sortir de cette paralysie se font adopter par la caste des Faitou, mais ils ne peuvent plus être vraiment coursiers pour les Manitou et sont malheureux.

D'autres se font adopter par la caste des Manitou, mais là non plus ils ne peuvent plus vraiment être coursiers pour les Faitou et ne sont pas plus heureux.

Et ils n'ont pas aimé mes questions qui nommaient **ma difficulté à me positionner entre-deux**. Il faut choisir, m'ont-ils dit, pour m'aider.

Je ne savais pas quoi choisir, aller où, faire quoi, faire faire quoi. Alors je me suis mis à chercher une boussole pour retrouver une direction, pour pouvoir bouger et ne pas perdre la boule.

Mais cette boussole elle est difficile à utiliser : elle fait violence aux autres tribus que la mienne. J'ai choisi de me guider sur le sens du "faire" puisque je suis un Fairfaire.

Les Faitou ont ressenti cela comme une trahison, parce que questionner le faire du Faitou a bousculé leurs attentes de zèle et amabilité inconditionnels.

Le grand Manitou a vécu cela comme une violence aussi parce que j'ai commencé à questionner les messages à transmettre aux Faitou. Et il n'attend pas cela d'un coursier zélé. Pourtant de ma **posture** de coursier je voyais bien si les décisions prises sont possibles à faire pour les Faitou et comment elles peuvent être faites. Je peux aussi rendre visible la difficulté des Faitou à faire, poser les questions des limites, des problématiques au Manitou.

Mais c'est toujours "celui qui dit qui y est" chez nous.

Je mets ma boussole en avant pour me guider et on me renvoie dans la tempête du choix impossible à faire pour un Fairfaire.

Quel **dilemme** ! Quel bouquet de misère je fais !

FIN.

*Post scriptum* - Toute ressemblance avec un peuple de votre connaissance serait fortuite et pure construction de votre part.

Merci à **René GIRARD** pour ses réflexions sur **le bouc émissaire, la violence et le sacré** ;

Merci à **Vincent de GAULEJAC** pour ses réflexions sur **la lutte des places**.

*La Parole*  
*et*  
*Le Scribe .*

## ***LA VIOLENCE D'UN SILENCE***

J'ai quitté le travail depuis trois mois et elle est toujours vive la blessure. Pourtant j'ai reçu tout ce à quoi j'avais droit : salaire, prime de départ en retraite. Les comptes sont justes et je ressens quand même une injustice. Le mot est-il juste ? Pas vraiment puisque les comptes sont justes, soldés. N'ai-je pas reçu pour tout courrier un imprimé à signer "pour solde de tous comptes".

Comment qualifier ce sentiment qui m'habite et refuse de se taire ? Mes collègues ne m'ont-ils pas fêtée chaleureusement, n'ai-je pas eu des cadeaux souvenirs, des marques de sympathie ?

Rien n'y fait ! J'ai l'impression que pour faire le deuil de ces vingt années d'investissement professionnel, il me manque un maillon, une dernière "attention" de ceux avec qui j'avais passé contrat, signifiant que ce dernier a été rempli et que d'une part et d'autre nous reprenons notre liberté.

Pourquoi ai-je besoin de ce mot, de ce signe me donnant en quelque sorte l'élan de passer à autre chose ?

Cette absence de parole sur mon départ en retraite me parle de "**déni**". Ce déni, si souvent observé dans l'attitude de personnes consultant le Centre où je travaillais, ce déni à l'oeuvre dans de nombreuses souffrances familiales, ce déni s'infilte-t-il dans les Institutions ?

Parfois je me secoue, non je ne céderai pas à la "parano" et, pour ce, à défaut de ce mot "non-dit" par ceux qui gèrent l'Institution, je dirai moi-même quelques mots.

En effet, je ne peux me mettre à leur place, je n'ai aucun pouvoir sur eux, mais je peux, à partir de ce que j'éprouve, essayer d'exprimer, de dire ce qui me gêne.

Surprise ! Ce vécu rencontre des échos autour de moi. A notre époque moderne marquée par les techniques de la communication, les entreprises et les institutions prônent la participation active de leurs employés et valorisent leur investissement

personnel mais parallèlement leur départ en retraite passe souvent inaperçu. Le rituel de passage s'est évanoui ! La rentabilité n'en a que faire pensez-vous ! Détrompez-vous, ce rituel a plutôt tendance à perdurer dans le secteur "lucratif"...

*Alors qu'est-ce qui peut motiver un responsable d'Institution du secteur social à un tel déni ?*

Je n'ai pas la réponse, c'est peut-être pour cela que je n'ai pu signer l'imprimé "pour solde de tous comptes".

La lettre d'Intermédiations, sur ce thème de la **violence institutionnelle**, me permet cette expression libératrice.

*Une Secrétaire médico-sociale.*

## **BIBLIOGRAPHIE SUR LE THEME DE LA VIOLENCE**

**René GIRARD :**

*"La Violence et le Sacré"* - Grasset - 1972.

*"Des choses cachées depuis la fondation du monde"* - Grasset - 1978.

*"Le Bouc émissaire"* - Grasset - 1982

*"Je vois Satan tomber comme l'éclair"* - Grasset - 1999.

**Vincent de GAULEJAC et Isabel TABOADA LEONETTI :**

*"la Lutte des Places"* - Desclée de Brouwer - 1994.

**Boris CIRULNIK :**

*"Un merveilleux malheur"* - Odile Jacob - 1999.

**Marie-France HIRIGOYEN :**

*"Le harcèlement moral"* - Syros - 1998.

**Bruno TRICOIRE - Marcelle MAUGIN - André ROBERT :**

*"Le Travail social à l'épreuve des violences modernes"* -

L'Harmattan - 1993.

**A.S.H.** (Actualités Sociales Hebdomadaires) - N° 2153 du 11/02/2000 p. 5-6

"Enquête "violence" du CSTS : les institutions sur la sellette".

**Thérapie familiale** - N° 4/99

"Violences".